

# Les Portes du Ciel, vision du monde dans l'Égypte ancienne.

*« Je suis celui qui ouvre les portes du ciel et voit ce qui s'y trouve »*

**D**ans la langue des anciens Égyptiens, les portes du ciel désignent les batants du naos, tabernacle placé au cœur du temple qui renfermait la statue d'une divinité, dont l'ouverture met en contact le monde des hommes et celui des dieux.

Cette exposition, qui rassemble plus de trois cents objets venus de toute l'Europe et couvre plus de trois millénaires, a donc été conçue par son commissaire Marc Etienne comme un voyage entre les mondes, une initiation à la cosmogonie égyptienne, certes complexe mais souvent étonnamment moderne.

Ce périple est chronologique et géographique autant que spirituel. Il souligne, fort pédagogiquement, l'importance et la signification de ces lieux de passage, qui font de ce que l'on perçoit comme l'omniprésence de la mort un permanent hommage à la vie ; débutant à la création du monde, sanctuaire des dieux, il se poursuit dans le monde des morts, royaume d'Osiris, pour s'achever au cœur du monde des hommes, dans les deux lieux où existent ces portes : la tombe pour les défunts, le temple pour les dieux.

Pourquoi commencer dès la création du monde ? Parce que là se trouve l'un des principes fondateurs des croyances égyptiennes.

Le monde ordonné de l'Égypte, que les dieux et Pharaon protègent, est né du chaos primor-

dial qui l'entoure (Noun, le père des dieux), mais il est constamment menacé d'y retourner : chaque nuit, tandis que le soleil traverse un monde d'en-dessous, le monde des morts, le dieu solaire Ré doit vaincre le serpent Apophis pour que le jour puisse se lever à nouveau.

Pour permettre à cet univers si précaire de se perpétuer, il faut donc renouveler sans cesse ce processus de création, et c'est justement par un passage régulier de ces portes entre le monde des dieux et celui des hommes qu'est possible ce renouvellement.

Les dieux en Égypte, comme les hommes, sont chacun l'émanation d'un primordial, et c'est dans cette multiplicité, source de vie, que se structure l'univers, et que se séparent le ciel (les dieux), la terre (les hommes) et l'au-delà (les morts), trois mondes profondément interdépendants, communiquant par des portes que l'on peut ou non franchir.

Après cette première séparation survient un cycle omniprésent dans la cosmogonie égyptienne, celui de la marche régulière du temps, jour après jour, saison après saison, crue après crue du Nil : le jour est le domaine des vivants, la nuit celui des morts.

Car la mort, fin de la vie humaine, est au centre des interrogations de la religion égyptienne : que signifie-t-elle, est-elle définitive, comment

garantir qu'elle n'entraînera pas la disparition de l'essence d'un être humain ?

Rien de surprenant donc à ce qu'Osiris, le dieu assassiné, souverain du royaume des morts, soit l'une des divinités majeures du panthéon égyptien, tandis que son fils Horus est le premier des Pharaons.

C'est par l'histoire de la mort d'Osiris que prend son sens tout le cérémonial funéraire égyptien : roi d'Égypte assassiné par son frère Seth, il est dépecé par ce dernier, qui disperse son corps sur le territoire égyptien. Ce sont ses sœurs, Nephtys et surtout Isis, qui reconstituent son cadavre et lui insufflent à nouveau la vie, lui permettant même d'avoir une descendance en Horus. Osiris ne régnera pourtant plus sur terre, laissant place à son fils qui triomphera de Seth pour devenir le souverain du monde d'en dessous.

La Douat, ce monde obscur au-delà de l'occident où plonge le soleil, tout à la fois souterrain et céleste puisque le soleil y passe chaque nuit, est complexe, tout à la fois invisible et inconnaissable. Les Égyptiens tentèrent malgré tout de le cartographier, distinguant les zones d'épreuve (feu, eaux, obscurité) et celles où sont recueillies les dépouilles des défunts, leur ka (la force vitale) et leur ba (ce qui attache le ka à l'enveloppe charnelle) étant autorisés à revenir dans le monde des vivants en rejoignant la dépouille physique.

Mais avant ce dernier voyage, le défunt est jugé devant le Tribunal divin, son cœur est pesé à l'aune de Maât, l'ordre social et cosmique, et seul le juste de cœur peut poursuivre sa route vers l'occident, suivant la course du soleil qui lui aussi doit traverser l'obscurité pour renaître au matin.

C'est ainsi que se manifeste l'union toujours renouvelée entre Ré et Osiris, entre les mondes solaire et souterrain, par le libre passage de l'un à l'autre, qui empêche le chaos de reprendre l'Égypte.

Pour faciliter cet ultime périple, les rites funéraires étaient essentiels. La momification est bien sûr le premier. Vient ensuite la préparation d'une tombe appropriée, même simple ou symbolique, qui contient de précieuses indications de voyage.

Ce sont notamment beaucoup de ces objets et textes qui sont exposés, donnant d'incalculables informations non seulement sur ces rites, mais surtout sur le quotidien des Égyptiens. : offrandes réelles ou symboliques, amulettes et textes contribuant à la survie du ka et du ba et à leur possible retour, statues de serviteurs pour accomplir les tâches ardues à la place du défunt dans l'autre monde...

Si ce souci de garantir, de normaliser la vie après la mort fait de la tombe un lieu essentiel, les Égyptiens, loin de ne penser qu'au dernier repos, redoutaient fortement ce symbole de leur finitude : pour eux était seule enviable la vie, justement car la mort était inéluctable.

C'est donc l'idée de maîtriser la mort, de permettre le retour, et non l'idée de la mort même, qui est au centre de la civilisation égyptienne, et la tombe est l'un des lieux cruciaux de passage entre les mondes.

C'est d'abord dans ce sanctuaire particulier que descendants et prêtres présentent les offrandes, rappellent le nom du mort, afin que sa mémoire ne soit pas oubliée. C'est donc un lieu de rencontre, de contact et de culte, dans le monde des vivants mais soustrayant la dépouille à son emprise.

C'est aussi la porte par laquelle passent les entités surnaturelles qui ont survécu (ka et ba) pour revenir de la Douat sur la terre, limitées dans leur périple par la chapelle qui les empêche de vagabonder au point de devenir dangereuses ; ce sanctuaire est à la fois leur repère, leur point d'ancrage et ce qui leur permet de disposer des offrandes laissées par les vivants. Enfin, la tombe est la mémoire du défunt lui-même, de son existence et de son exemplarité :

c'est la raison d'être essentielle des scènes décorant les parois des chapelles voire des caveaux (agricoles, artisanales, épisodes importants de sa vie), et des textes qui les accompagnent, garantissant sa survie et témoignant de sa valeur.

Pour finir, comme la vie après la mort est tributaire du culte rendu aux défunts, le bon fonctionnement du monde et sa protection dépendent du culte rendu aux divinités dans leurs temples.

Ces temples sont des lieux sacrés à part, microcosmes divins sur la terre, où ne pénètrent que ceux qui sont purs, et où résident les dieux sous la forme de leurs effigies, enfermées dans le naos au fond du sanctuaire, derrière les Portes du Ciel.

L'ouverture régulière de ces portes et l'incarnation régulière de la divinité (l'arrivée de son ba dans sa représentation) par le rite de l'ouverture de la bouche, pratiqué sur une statue comme sur une momie, lui donne la possibilité de déployer ses fonctions vitales, d'être satisfait et apaisé par des offrandes.

Pour autant, jamais un homme ne voit réellement l'essence du dieu ou de la déesse qu'il appelle, ce qui explique le paradoxe selon lequel les dieux égyptiens sont tout à la fois proches des hommes par leur enracinement sur la terre et leur vocation à la préserver du chaos, et éloignés d'eux en ce qu'ils sont invisibles et inconcevables pour l'esprit humain.

Les offrandes aux dieux sont matérialisées non seulement par les objets et produits de la terre déposés, mais aussi par les inscriptions figurant sur les parois des temples, afin d'assurer leur présentation régulière, par Pharaon lui-même ou ses substituts, et d'obtenir en retour

le maintien de l'équilibre cosmique, Maât et la prospérité de l'Égypte.

La fermeture des Portes du Ciel, au contraire, était signe de l'attente d'une renaissance, période pendant laquelle la divinité reste cachée aux yeux du monde terrestre. Si l'ouverture des portes était semblable pour les hommes à la manifestation divine qu'était le lever du soleil chaque matin, leur fermeture évoque au contraire l'obscurité, et la lutte permanente d'un univers précaire contre le chaos, jusqu'à l'ouverture suivante – le matin suivant.

Le pari gagné de cette exposition, ce qui fait sa plus grande richesse, c'est ce choix assumé de ne pas relire la religion égyptienne à l'aune de notre pensée cartésienne, mais d'en faire savourer au contraire tout le mystère, en tentant de transmettre à chacun ce sens si particulier du sacré.

C'est en ce qu'elle impose au visiteur l'effort de quitter son mode de pensée pour se laisser emporter dans un autre, totalement étranger, que cette exposition est véritablement un voyage initiatique, dont on revient émerveillé et songeur, en ayant au surplus (re)découvert et mieux compris de magnifiques chefs d'œuvre de l'art égyptien.

**Astrid DE SOUZA.**

*Musée du Louvre, 6 mars*

*25 juin 2009*

*34 quai Louvre 75001 Paris*

*Tél : .01 40 20 50 50*

*Hall Napoléon*

*Tous les jours sauf le mardi, de 9h à 20h  
et jusqu'à 22h les mercredis et vendredis*